

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE



EN LANGUE FRANÇAISE

Unicuique suum Non praevalent

LXXI^e année, numéro 20 (3.633)

Cité du Vatican

mardi 19 mai 2020

Que Jean-Paul II continue d'intercéder pour la paix dans le monde

A cent ans de la naissance de
Karol Wojtyła

pages 3, 6 et 7

DANS CE NUMÉRO

Page 2: Audience générale du 13 mai. Le Pape rappelle l'attentat contre Jean-Paul II. *Page 3:* Regina caeli du 17 mai. La semaine «Laudato Si'». *Page 4:* Message pour la journée mondiale du migrant et du réfugié. *Page 5:* Message pour la journée des infirmiers. *Page 8:* Conversation avec Johnny Dotti, par Marco Bellizi. *Page 10:* Une démocratie appelée narration, par Colum McCann. *Page 11:* Informations. *Page 12:* 14 mai: journée de prière et de jeûne. Décès du cardinal Corti.

Audience générale du 13 mai

Dieu est comme un père auquel on peut tout demander

Chers frères et sœurs, bonjour!

Nous accomplissons aujourd'hui le deuxième pas sur le chemin de catéchèse sur la prière, commencé la semaine dernière.

La prière appartient à tous: aux hommes de chaque religion, et probablement aussi à ceux qui n'en professent aucune. La prière naît dans le secret de nous-mêmes, dans ce lieu intérieur que les autorités spirituelles appellent souvent le «cœur» (cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, nn. 2562-2563). Ce qui prie en nous n'est donc pas quelque chose de périphérique, ce n'est pas l'une de nos facultés secondaires et marginales, mais c'est le mystère le plus intime de nous-mêmes. C'est ce mystère qui prie. Les émotions prient, mais on ne peut pas dire que la prière soit seulement une émotion. L'intelligence prie, mais prier n'est pas seulement un acte intellectuel. Le corps prie, mais on peut parler avec Dieu également en étant affecté par l'invalidité la plus grave. C'est donc tout l'homme qui prie, si son «cœur» prie.

La prière est un élan, c'est une invocation qui va au-delà de nous-mêmes: quelque chose qui naît au plus profond de notre personne et qui sort de nous-mêmes, parce qu'il ressent la nostalgie d'une rencontre. Cette nostalgie qui est plus qu'un besoin, plus qu'une nécessité: c'est un chemin. La prière est la voix d'un «moi» qui vacille, qui avance à tâtons, à la recherche d'un «Toi». La rencontre entre le «moi» et le «Toi» ne peut pas se faire avec des calculatrices: c'est une rencontre humaine et très souvent on avance à tâtons pour trouver le «Toi» que mon «moi» est en train de chercher.

La prière du chrétien naît en revanche d'une révélation: le «Toi» n'est pas resté enveloppé dans le mystère, mais il est entré en relation avec nous. Le christianisme est la religion qui célèbre sans cesse la «manifestation» de Dieu, c'est-à-dire son épiphanie. Les premières fêtes de l'année liturgique sont la célé-

bration de ce Dieu qui ne reste pas caché, mais qui offre son amitié aux hommes. Dieu révèle sa gloire dans la pauvreté de Bethléem, dans la contemplation des Rois Mages, dans le baptême dans le Jourdain, dans le prodige des noces de Cana. L'Évangile de Jean conclut par une affirmation synthétique le grand hymne du Prologue: «Nul n'a jamais vu Dieu, le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (1, 18). C'est Jésus qui nous a révélé Dieu.

La prière du chrétien entre en relation avec le Dieu au visage très tendre, qui ne veut faire ressentir aucune peur aux hommes. C'est la première caractéristique de la prière chrétienne. Si les hommes étaient depuis toujours habitués à s'approcher de Dieu un peu intimidés, un peu effrayés par ce mystère fascinant et terrible, s'ils s'étaient habitués à le vénérer avec une attitude servile, semblable à celle d'un sujet qui ne veut pas manquer de respect à son seigneur, les chrétiens s'adressent en revanche à Lui en osant l'appeler d'une manière confidentielle par le nom de «Père». Jésus utilise même l'autre mot: «papa».

Le christianisme a banni du lien avec Dieu tout rapport «féodal». Dans le patrimoine de notre foi ne sont pas présentes des expressions comme «assujettissement», «esclavage» ou «vassalité»; mais des termes comme «alliance», «amitié», «promesse», «communio», «proximité». Dans son long discours d'adieu aux disciples, Jésus dit cela: «Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître; je vous appelle amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai institués pour que vous alliez et portiez de fruit et un fruit qui demeure; alors tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera» (Jn 15, 15-16). Mais il s'agit d'un chèque en blanc: «Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je vous l'accorde!»



Dieu est l'ami, l'allié, l'époux. Dans la prière on peut établir un rapport de confiance avec Lui, au point que dans le «Notre Père» Jésus nous a enseigné à lui adresser une série de demandes. Nous pouvons tout demander à Dieu, tout; tout expliquer, tout raconter. Peu importe si, dans la relation avec Dieu, nous nous sentons en faute: nous ne sommes pas de bons amis, nous ne sommes pas des enfants reconnaissants, nous ne sommes pas des époux fidèles. Il continue à nous aimer. C'est ce que Jésus démontre définitivement lors de la Dernière Cène, quand il dit: «Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang, qui va être versé pour vous» (Lc 22, 20). Dans ce geste, Jésus anticipe au Cénacle le mystère de la Croix. Dieu est un allié fidèle: si les hommes cessent d'aimer, Lui continue cependant à aimer, même si l'amour le conduit au Calvaire. Dieu est toujours près de la porte de notre cœur et il attend que nous lui ouvrons. Et parfois, il frappe à notre cœur, mais il n'est pas envahissant: il attend. La patience de Dieu avec nous est la patience d'un père, de quelqu'un qui nous aime beaucoup. Je dirais que c'est à la fois la patience d'un père et d'une mère. Toujours proche de notre cœur, et quand il frappe, il le fait avec tendresse et avec beaucoup d'amour.

Essayons tous de prier ainsi, en entrant dans le mystère de l'Alliance. De nous mettre dans la prière entre les bras miséricordieux de Dieu, à nous sentir enveloppés par ce mystère de bonheur qu'est la vie trinitaire, à nous sentir comme des invités qui ne méritaient pas tant d'honneur. Et à répéter à Dieu, dans l'étonnement de la prière: est-il possible que tu ne connaisses que l'amour? Il ne connaît pas la haine. Il est haï, mais il ne connaît pas la haine. Il connaît seulement l'amour. Voilà quel est le Dieu que nous prions. C'est le cœur incandescent de toute prière chrétienne. Le Dieu d'amour, notre Père qui nous attend et nous accompagne.

A l'issue de l'audience générale, le Pape s'est adressé aux fidèles francophones:

Je salue cordialement les personnes de langue française. Lorsque nous prions, efforçons-nous de nous adresser à Dieu avec confiance, comme un enfant s'adresse à son Père, chassant toute peur et toute distance. Il est toujours proche de nous, nous pouvons tout lui dire et tout lui demander. Que Dieu vous bénisse!

Le Pape François rappelle l'attentat contre Jean-Paul II

Le regard tourné vers Fatima pour implorer la fin de la pandémie

A l'issue de l'audience générale, en saluant les fidèles polonais, le Pape a rappelé la mémoire liturgique de la Vierge de Fatima ainsi que le centième anniversaire de la naissance de Jean-Paul II:

Je salue cordialement tous les Polonais. Nous célébrons aujourd'hui la mémoire liturgique de la Vierge de Fatima. Revenons en pensée à ses apparitions et à son message transmis au monde, ainsi qu'à l'attentat contre Jean-Paul II, qui attribuait le salut de sa vie à l'intervention maternelle de la Sainte Vierge. Dans notre prière, demandons à Dieu, par l'intercession du Cœur immaculé de Marie, la paix pour le monde, la fin de la pandémie, l'esprit de pénitence ainsi que notre conversion. Lundi prochain sera célébré le centième anniversaire de la naissance de saint Jean-Paul II: je célébrerai la Messe à 7h00, devant l'autel de sa tombe, et elle sera retransmise en mondovision pour tous. Rendons grâce à Dieu de nous avoir donné cet Evêque de Rome, ce saint évêque, et demandons-lui de nous aider: qu'il aide cette Église de Rome à se convertir et à aller de l'avant. Je vous bénis de tout cœur.



Regina caeli du 17 mai

Que Jean-Paul II continue d'intercéder pour la paix dans le monde

Chers frères et sœurs, bonjour!

L'évangile de ce dimanche (cf. Jn 14, 15-21) présente deux messages: l'observance des commandements et la promesse de l'Esprit Saint.

Jésus relie l'amour pour Lui à l'observance des commandements, et il insiste sur ce point dans son discours d'adieu: «Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements» (v. 15); «Celui qui a mes commandements et qui les garde, voilà celui qui m'aime» (v. 21). Jésus nous demande de l'aimer, mais il explique: cet amour ne s'épuise pas dans un désir de Lui, ou dans un sentiment, non, il requiert la disponibilité à suivre son chemin, c'est-à-dire la volonté du Père. Et celle-ci se résume dans le commandement de l'amour mutuel – le premier amour [dans la mise en œuvre] – donné par Jésus lui-même: «Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres» (Jn 13, 34). Il n'a pas dit: «Aimez-moi, comme je vous ai aimés», mais «aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés». Il nous aime sans rien nous demander en retour.



La semaine «Laudato Si'»

Construire ensemble un monde meilleur

Samedi 16 mai a débuté la semaine «Laudato Si'», sur le thème «Tout est lié». Organisée par le dicastère pour le service du développement humain intégral, le Mouvement catholique mondial pour le Climat et Renova+, à l'occasion du cinquième anniversaire de la publication de l'encyclique, elle invite les communautés catholiques du monde entier, paroisses, diocèses, congrégations religieuses, associations, écoles et autres institutions à approfondir leur engagement pour la sauvegarde de la création et la promotion d'une écologie intégrale. Au cours de la semaine, diverses initiatives en ligne seront lancées afin de construire un avenir plus juste et plus durable pour la Terre et l'humanité, en suivant l'esprit de *Laudato Si'*, où le Saint-Père explique que «tout est lié». L'initiative se terminera le 24 mai par une journée mondiale de prière.

C'est le Pape qui a annoncé l'événement le 3 mars dernier, invitant, par le biais d'un message vidéo, à une participation la plus large possible: «Quel genre de monde voulons-nous laisser à ceux qui viendront après nous,

L'amour de Jésus est gratuit, il ne nous demande jamais rien en retour. Et il veut que son amour gratuit devienne la forme concrète de la vie entre nous: c'est sa volonté.

Pour aider les disciples à marcher sur ce chemin, Jésus promet qu'il priera le Père d'envoyer «un autre Paraclet» (v. 16), c'est-à-dire un Consolateur, un Défenseur qui prenne sa place et leur donne l'intelligence pour écouter et de courage pour observer ses paroles. C'est l'Esprit Saint, qui est le Don de l'amour de Dieu qui descend dans le cœur du chrétien. Après la mort et la résurrection de Jésus, son amour est donné à ceux qui croient en Lui et qui sont baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. L'Esprit lui-même les guide, les éclaire, les fortifie, afin que chacun puisse marcher dans la vie, même dans l'adversité et les difficultés, dans les joies et dans les peines, en restant sur le chemin de Jésus. Cela est possible justement en restant dociles à l'Esprit Saint, afin que sa présence active puisse non seulement consoler mais transformer les cœurs, les ouvrir à la vérité et à l'amour.

Face à l'expérience de l'erreur et du péché – que nous faisons tous –, l'Esprit Saint nous aide à ne pas succomber et il nous fait saisir et vivre pleinement le sens des paroles de Jésus: «Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements» (v. 15). Les commandements ne nous sont pas donnés comme une sorte de miroir, dans lequel se reflètent nos misères, nos incohérences. Non, il n'en n'est pas ainsi. La Parole de Dieu nous est donnée comme Parole de vie, qui transforme le cœur, la vie, qui renouvelle, qui ne juge pas pour condamner, mais guérit et a pour but le pardon. La miséricorde de Dieu est ainsi. Une Parole qui est lumière pour nos pas. Et tout cela est l'œuvre de l'Esprit Saint! Il est le Don de Dieu, il est Dieu lui-même, qui nous



aide à être des personnes libres, des personnes qui veulent et savent aimer, des personnes qui ont compris que la vie est une mission pour annoncer les merveilles que le Seigneur accomplit en qui a confiance en Lui.

Que la Vierge Marie, modèle de l'Eglise qui sait écouter la Parole de Dieu et accueillir le don de l'Esprit Saint, nous aide à vivre l'Evangile avec joie, dans la conscience d'être soutenus par l'Esprit, feu divin qui réchauffe les cœurs et illumine nos pas.

A l'issue du Regina caeli, le Pape a ajouté les paroles suivantes:

Chers frères et sœurs! C'est demain le centenaire de la naissance de saint Jean-Paul II, à Wadowice, en Pologne. Nous le rappelons avec beaucoup d'affection et une grande reconnaissance. Demain matin, à 7h00, je célébrerai la Messe, qui sera retransmise dans le monde entier, à l'autel où repose sa dépouille mortelle. Du Ciel, qu'il continue à intercéder pour le Peuple de Dieu et la paix dans le monde.

Dans certains pays, les célébrations liturgiques avec les fidèles ont recommencé; dans d'autres, on est en train d'évaluer cette possibilité; en Italie, à partir de demain, on pourra célébrer la Messe avec le peuple; mais s'il vous plaît, respectons les règles, les prescriptions qui nous sont données, pour préserver ainsi la santé de chacun et de la population.

Au mois de mai, dans de nombreuses paroisses c'est la tradition de célébrer les Messes de première communion. Evidemment, à cause de la pandémie ce beau moment de fête a été reporté. C'est pourquoi je désire envoyer une pensée affectueuse aux petits garçons et aux petites filles qui auraient dû recevoir pour la première fois l'Eucharistie. Très chers enfants, je vous invite à vivre ce temps d'attente comme une opportunité pour mieux vous préparer: en priant, en lisant le livre du catéchisme pour approfondir la connaissance de Jésus, en grandissant dans la bonté et dans le service aux autres. Bon chemin!

Aujourd'hui commence la semaine *Laudato si'*, qui finira dimanche prochain, au cours de laquelle on rappelle le cinquième anniversaire de la publication de l'encyclique. En ce temps de pandémie, où nous sommes plus conscients de l'importance du soin de notre maison commune, je souhaite que toute la réflexion et l'engagement communs aident à créer et fortifier des attitudes constructives pour la sauvegarde de la création.

Et je souhaite à tous un bon dimanche. S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Bon déjeuner et au revoir.

Message pour la journée mondiale du migrant et du réfugié

Le drame invisible des déplacés internes exacerbé par la pandémie

Nous publions ci-dessous le message du Pape François pour la 106^e journée mondiale du migrant et du réfugié, qui sera célébrée le 27 septembre 2020. Consacré au thème des déplacés internes – «des millions de familles qui fuient la faim, la guerre, d'autres graves dangers» – le message s'articule autour de six couples de verbes qui correspondent à autant d'actions concrètes et se conclut par une prière à saint Joseph.



Contraints à fuir comme Jésus Christ.
Accueillir, protéger, promouvoir
et intégrer les déplacés internes.

Au commencement de l'année, dans mon discours aux membres du corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège, j'ai mentionné parmi les défis du monde contemporain le drame des personnes déplacées à l'intérieur de leur propre pays: «Les conflits et les urgences humanitaires, aggravées par les bouleversements climatiques, augmentent le nombre des personnes déplacées et se répercutent sur les personnes qui vivent déjà dans un état de grande pauvreté. Un grand nombre de pays touchés par ces situations manquent de structures adéquates permettant de subvenir aux besoins de tous ceux qui ont été déplacés» (9 janvier 2020).

La section migrants et réfugiés du dicastère pour le service du développement humain intégral a publié les «Orientations pastorales sur les déplacés internes» (Cité du Vatican, 5 mai 2020), un document qui se propose d'inspirer et d'animer les actions pastorales de l'Église dans ce domaine particulier.

Pour ces raisons, j'ai décidé de dédier ce Message au drame des personnes déplacées internes, un drame souvent invisible que la crise mondiale causée par la pandémie du covid-19 a exacerbé. De fait, par sa véhémence, sa gravité et son extension géographique, cette crise a redimensionné beaucoup d'autres urgences humanitaires qui affligent des millions de personnes, reléguant initiatives et aides internationales, essentielles et urgentes pour sauver des vies humaines, au fin fond des agendas politiques nationaux. Or, «ce temps n'est pas le temps de l'oubli. Que la crise que nous affrontons ne nous fasse pas oublier tant d'autres urgences qui portent avec elles les souffrances de nombreuses personnes» (*Message Urbi et Orbi*, 12 avril 2020).

A la lumière des tragiques événements qui ont marqué l'année 2020, j'étends ce Message, dédié aux personnes déplacées internes, à tous ceux qui ont vécu et continuent de vivre des situations de précarité, d'abandon, d'exclusion et de rejet à cause du covid-19.

Je voudrais partir de l'image qui inspira le Pape Pie XII à pour rédiger la Constitution apostolique *Exsul Familia* (1^{er} août 1952). Lors de la fuite en Égypte, l'Enfant Jésus fait l'expérience, avec ses parents, de la condition tragique de personne déplacée et de réfugié «caractérisée par la peur, l'incertitude, les désagréments (cf. Mt 2, 13-15, 19-23). De nos jours, hélas, des millions de familles peuvent se reconnaître dans cette triste réalité. Presque chaque jour, la télévision et les journaux donnent des nouvelles de réfugiés qui fuient la faim,

la guerre, d'autres graves dangers, à la recherche de la sécurité et d'une vie digne, pour eux-mêmes et pour leurs familles» (*Angelus*, 29 décembre 2013). En chacun d'eux, Jésus est présent, contraint de fuir pour se sauver, comme à l'époque d'Hérode. Sur leurs visages, nous sommes appelés à reconnaître le visage du Christ affamé, assoiffé, nu, malade, étranger et prisonnier, qui nous interpelle (cf. Mt 25, 31-46). Si nous le reconnaissons, c'est nous qui le remercions d'avoir pu le rencontrer, l'aimer et le servir.

Les personnes déplacées nous offrent cette occasion de rencontre avec le Seigneur, «même si nos yeux peinent à le reconnaître: avec les vêtements déchirés, les pieds sales, le visage déformé, le corps blessé, incapable de parler notre langue» (*Homélie*, 15 février 2019). Il s'agit d'un défi pastoral auquel nous sommes appelés à répondre par les quatre verbes que j'ai indiqués dans le Message de cette même journée en 2018 : accueillir, protéger, promouvoir et intégrer. Je voudrais maintenant leur ajouter six paires de verbes qui correspondent à des actions très concrètes, liés entre eux dans une relation de cause à effet.

Il faut *connaître* pour *comprendre*. La connaissance est une étape nécessaire vers la compréhension de l'autre. Jésus lui-même nous l'enseigne dans l'épisode des disciples d'Emmaüs: «Et il advint, comme ils conversaient et discutaient ensemble, que Jésus en personne s'approcha, et il faisait route avec eux; mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître» (Lc 24, 15-16). Quand on parle de migrants et de personnes déplacées, trop souvent on s'arrête aux chiffres. Mais il ne s'agit pas de chiffres, il s'agit de personnes! Si nous les rencontrons, nous parviendrons à les connaître. Et en connaissant leurs histoires, nous parviendrons à comprendre. Par exemple, nous pourrions comprendre que cette précarité dont nous avons fait l'expérience dans la souffrance à cause de la pandémie est un élément constant de la vie des personnes déplacées.

Il est nécessaire de *se rendre le prochain* pour *servir*. Cela semble évident, mais souvent ça ne l'est pas. «Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies, y versa de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui» (Lc 10, 33-34). Les peurs et les préjugés – beaucoup de préjugés – nous font garder nos distances d'avec les autres et nous empêchent souvent de «nous rendre le prochain» pour le servir avec amour. S'approcher du prochain signifie souvent être disposés à courir des risques, comme nous l'ont enseigné de nombreux médecins, infirmiers et infirmières ces derniers mois. Être proche pour servir va au-delà du pur sens du devoir; Jésus nous en a donné l'exemple le plus grand quand il a lavé les pieds de ses disciples: il s'est dévêtu, s'est agenouillé et s'est sali les mains (cf. Jn 13, 1-15).

Pour *se réconcilier* il faut *écouter*. Dieu lui-même nous l'enseigne lorsque, en envoyant son Fils dans le monde, il a voulu écouter les gémissements de l'humanité avec des oreilles humaines: «Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, [...] pour que le monde soit sauvé par lui» (Jn 3, 16-17). L'amour, celui qui réconcilie et qui sauve, commence par l'écoute. Dans le monde d'aujourd'hui, les messages se multiplient, mais on perd l'attitude de l'écoute. Or, ce n'est qu'à travers une écoute humble et attentive que nous pouvons arriver à véritablement nous réconcilier. Durant l'année 2020, pendant des semaines, le silence a régné dans nos rues. Un silence dra-



Des migrants évacués suite à l'épidémie de covid-19 dans le camp de Lesbos

matique et inquiétant qui nous a toutefois fourni l'occasion d'écouter le cri des plus vulnérables, des personnes déplacées et de notre planète gravement malade. Et, en écoutant, nous avons l'opportunité de nous réconcilier avec le prochain, avec beaucoup de ceux qui sont rejetés, avec nous-mêmes et avec Dieu, qui ne se lasse jamais de nous offrir sa miséricorde.

Pour *grandir* il est nécessaire de *partager*. Le partage a été l'un des éléments fondateurs de la première communauté chrétienne: «La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait sien ce qui lui appartenait, mais entre eux tout était commun» (Ac 4, 32). Dieu n'a pas voulu que les ressources de notre planète ne profitent qu'à quelques-uns. Non, le Seigneur n'a pas voulu cela! Nous devons apprendre à partager pour grandir ensemble, sans laisser personne de côté. La pandémie nous a rappelé que nous sommes tous dans le même bateau. Nous retrouver avec des préoccupations et des craintes communes nous a démontré, une fois encore, que personne ne peut s'en sortir tout seul. Pour grandir vraiment, nous devons grandir ensemble, en partageant ce que nous avons, comme ce garçon qui offrit à Jésus cinq pains d'orge et deux poissons... Et il y en eut assez pour cinq mille personnes (cf. Jn 6, 1-15)!

Il faut *impliquer* pour *promouvoir*. C'est ce que Jésus a fait avec la Samaritaine (cf. Jn 4, 1-30). Le Seigneur s'approche d'elle, il l'écoute, parle à son cœur pour ensuite la guider vers la vérité et la transformer en annonciatrice de la bonne nouvelle: «Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ?» (v. 29). Parfois, l'élan pour servir les autres nous empêche de voir leurs richesses. Si nous voulons vraiment promouvoir les personnes auxquelles nous offrons assistance, nous devons les impliquer et les rendre protagonistes de leur propre relèvement. La pandémie nous a rappelé combien la coresponsabilité est essentielle et que ce n'est qu'avec la contribution de tous – même des catégories souvent sous-évaluées – qu'il est possible d'affronter la crise. Nous devons «trouver le courage d'ouvrir des espaces où tous peuvent se sentir appelés, et permettre de nouvelles formes d'hospitalité et de fraternité ainsi que de solidarité» (*Méditation, place Saint-Pierre*, 27 mars 2020).

Il est nécessaire de *collaborer* pour *construire*. C'est ce que l'apôtre Paul recommande à la communauté de Corinthe: «Je vous en prie, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus Christ, ayez tous un même langage; qu'il n'y ait point parmi vous de divisions; soyez étroitement unis dans le même esprit et dans la même pensée» (1 Co 1, 10). Construire le Royaume de Dieu est un engagement commun à tous les chrétiens et c'est pour-

Message du Pape pour la journée internationale consacrée aux infirmiers

De bons samaritains gardiens et serviteurs de la vie

Un appel «aux responsables des nations du monde entier, afin qu'ils investissent dans la santé comme bien commun primaire» a été lancé par le Pape dans un message diffusé à l'occasion de la journée internationale de l'infirmière, qui a été célébrée le jeudi 12 mai dans le cadre de l'année internationale des sages-femmes et du personnel infirmier, proclamée par l'Organisation mondiale de la santé. Nous publions ci-dessous le message du Pape.

Chers frères et sœurs!

Nous célébrons aujourd'hui la journée internationale de l'infirmière, dans le contexte de l'année internationale des sages-femmes et du personnel infirmier fixée par l'Organisation mondiale de la santé. En ce même jour nous commémorons aussi le bicentenaire de la naissance de Florence Nightingale, qui inaugura la profession d'infirmière moderne.

En ce moment historique, marqué par l'urgence sanitaire mondiale provoquée par la pandémie du virus covid-19, nous avons redécouvert combien la figure de l'infirmière, mais aussi celle de la sage-femme, jouent un rôle d'importance fondamentale. Nous assistons quotidiennement au témoignage de courage et de sacrifice des opérateurs sanitaires, en particulier des infirmières et des infirmiers, qui avec professionnalisme, abnégation, sens de responsabilité et amour pour le prochain assistent les personnes affectées par le virus, au risque même de leur santé. Cela est prouvé par le fait que, malheureusement, le nombre des opérateurs de santé qui sont morts dans l'accomplissement fidèle de leur service est élevé. Je prie pour eux – le Seigneur les connaît chacun par leur nom – et pour toutes les victimes de cette épidémie. Que le Ressuscité donne à chacun d'eux la lumière du paradis et le réconfort de la foi à leurs familles.

Depuis toujours les infirmiers jouent un rôle central dans l'assistance sanitaire. Chaque jour, au contact des malades, ils font l'expérience du traumatisme que la souffrance provoque dans la vie d'une personne. Ce sont des hommes et des femmes qui ont choisi de répondre «oui» à une vocation particulière: celle d'être de bons samaritains qui assument la vie et les blessures du prochain. Gardiens et serviteurs de la vie, lorsqu'ils administrent les thérapies nécessaires, ils donnent coura-



ge, espérance et confiance (cf. *Nouvelle Charte des opérateurs sanitaires*, nn. 1-8r).

Chères infirmières et chers infirmiers, la responsabilité morale guide votre professionnalisme, qui ne se réduit pas aux connaissances scientifico-techniques, mais qui est constamment illuminée par la relation humaine et humanisante avec le malade. «En prenant soin des femmes et des hommes, des enfants et des personnes âgées dans chaque phase de leur vie, de la naissance à la mort, vous êtes engagés dans une écoute continue, attentifs à comprendre quelles sont les exigences du malade, dans la phase qu'il est en train de traverser. Devant la singularité de chaque situation, en fait, il ne suffit jamais de suivre un protocole, mais il est demandé un continuel – et fatigant! – effort de discernement et d'attention à chaque personne» (*Discours à la Fédération des infirmiers professionnels*, 3 mars 2018).

Vous – et je pense aussi aux sages-femmes –, vous êtes proches des personnes dans les moments cruciaux de leur existence, la naissance et la mort, la maladie et la guérison, pour les aider à surmonter les situations les plus traumatisantes. Parfois vous vous trouvez à leurs côtés lorsqu'elles sont mourantes, apportant réconfort et soulagement dans les derniers instants. Par votre dévouement, vous êtes parmi les «saints de la porte d'à côté» (cf. *Homélie*, 9 avril 2020). Vous êtes l'ima-

ge de l'Eglise «hôpital de campagne», laquelle continue de remplir la mission de Jésus Christ qui s'est fait proche et a guéri des personnes souffrant de tout genre de mal et qui s'est penché pour laver les pieds de ses disciples. Merci pour votre service à l'humanité!

Dans de nombreux pays, la pandémie a mis aussi en lumière beaucoup de carences au niveau de l'assistance sanitaire. Pour cela, je m'adresse aux responsables des nations du monde entier, afin qu'ils investissent dans la santé comme bien commun primaire, en renforçant les structures et en employant davantage d'infirmiers, afin de garantir à tous un service adéquat de soins, dans le respect de la dignité de chaque personne. Il est important de reconnaître de façon concrète le rôle essentiel que cette profession recouvre pour le soin des patients, l'activité d'urgence territoriale, la prévention des maladies, la promotion de la santé, l'assistance dans le domaine familial, communautaire, scolaire.

Les infirmiers et les infirmières, comme aussi les sages-femmes, ont droit et méritent d'être mieux valorisés et impliqués dans les processus qui concernent la santé des personnes et de la communauté. Il est démontré qu'investir sur eux améliore les résultats en termes d'assistance et de santé globale. Il faut dès lors développer leur profil professionnel, en fournissant des instruments appropriés au niveau scientifique, humain, psychologique et spirituel pour leur formation; comme aussi améliorer leurs conditions de travail et en garantissant les droits afin qu'ils puissent accomplir en toute dignité leur service.

En ce sens, les associations d'opérateurs sanitaires ont un rôle important car, en plus d'offrir une formation organique, elles accompagnent chaque adhérent en lui faisant sentir qu'il fait partie d'un corps unique et qu'il n'est jamais perdu et seul devant les défis éthiques, économiques et humains que la profession comporte.

Aux sages-femmes, en particulier, qui assistent les femmes enceintes et qui les aident à donner naissance à leurs enfants, je dis: votre travail est parmi les plus nobles qui existent, consacré directement au service de la vie et de la maternité. Dans la Bible, les noms de deux sages-femmes héroïques, Shiphra et Pua, sont immortalisés au commencement du livre de l'Exode (cf. 1, 15-21). Aujourd'hui encore le Père céleste vous regarde avec gratitude.

Chers infirmiers, chères infirmières et sages-femmes, puisse cet anniversaire mettre au centre la dignité de votre travail, au bénéfice de la santé de la société entière. A vous, à vos familles et à tous ceux que vous soignez, je vous assure de ma prière et j'accorde de grand cœur la Bénédiction apostolique.

qu'il puisse réconforter et protéger tous ces frères et sœurs qui, poussés par les guerres, la pauvreté et les nécessités, quittent leur maison et leur terre pour se mettre en chemin et chercher refuge vers des lieux plus sûrs.

Aide-les, par son intercession, à avoir la force d'aller de l'avant, le réconfort dans la tristesse, le courage dans l'épreuve.

Donne à ceux qui les accueillent un peu de la tendresse de ce père juste et sage, qui a aimé Jésus comme un véritable fils et qui a soutenu Marie tout au long du chemin.

Lui, qui gagnait son pain par le travail de ses mains, puisse-t-il pourvoir aux besoins de ceux à qui la vie a tout pris, et leur donner la dignité d'un travail et la sérénité d'une maison.

Nous te le demandons par Jésus Christ, ton Fils, que saint Joseph sauva en fuyant en Egypte, et par l'intercession de la Vierge Marie, qu'il aime en époux fidèle, selon ta volonté. Amen.

Rome, Saint-Jean-de-Latran, le 13 mai 2020,
Mémoire de Notre-Dame de Fatima

Franciscus

Rome, Saint-Jean-de-Latran,
le 12 mai 2020

Franciscus

Message pour la journée du migrant et du réfugié

SUITE DE LA PAGE 4

qu'il est nécessaire que nous apprenions à collaborer, sans nous laisser tenter par les jalousies, les discords et les divisions. Et, dans le contexte actuel, il faut réaffirmer: «Ce temps n'est pas le temps des égoïsmes, parce que le défi que nous affrontons nous unit tous et ne fait pas de différence entre les personnes» (*Message Urbi et Orbi*, 12 avril 2020). Pour préserver la maison commune et faire en sorte qu'elle ressemble toujours davantage au projet originel de Dieu, nous devons nous efforcer de garantir la coopération internationale, la solidarité globale et l'engagement local, sans laisser personne en dehors.

Je voudrais conclure par une prière suggérée par l'exemple de saint Joseph, en particulier lorsqu'il fut contraint de fuir en Egypte pour sauver l'Enfant.

Père, tu as confié à saint Joseph ce que tu avais de plus précieux: l'Enfant Jésus et sa mère, pour les protéger des dangers et des menaces des mauvais.

Accorde-nous aussi de ressentir sa protection et son aide. Lui qui a éprouvé la souffrance de ceux qui fuient à cause de la haine des puissants, fais

Homélie de François lors de la Messe célébrée sur la tombe du Pape polonais à l'occasion du centenaire de sa naissance

Avec Jean-Paul II Dieu a visité son peuple

A cent ans de sa naissance, le Pape François a rappelé saint Jean-Paul II en célébrant, dans la matinée du lundi 18 mai, la Messe sur la tombe et à l'autel qui lui est dédiée dans la basilique vaticane. Nous publions ci-dessous l'homélie improvisée par le Pape à cette occasion :

«Le Seigneur aime son peuple» (Ps 149, 4) avous chanté, c'était le refrain du chant entre les lectures, et également une vérité que le peuple d'Israël répétait, il aimait répéter: «Le Seigneur aime son peuple». Et dans les moments obscurs, toujours «Le Seigneur aime»; il faut attendre comment se manifestera cet amour. Et quand le Seigneur envoyait un prophète pour cet amour, un homme de Dieu, la réaction du peuple était: «Le Seigneur a visité son peuple» (Ex 4, 3), parce qu'il l'aime, «il l'a visité». Et la foule qui suivait Jésus disait la même chose en voyant ce que faisait Jésus: «Le Seigneur a visité son peuple» (Lc 7, 16).

Aujourd'hui, nous pouvons dire ici: il y a cent ans, Dieu a visité son peuple. Il a envoyé un homme, il l'a préparé à être évêque, et à guider l'Eglise. En faisant

mémoire de saint Jean-Paul II, reprenons cela: «Le Seigneur aime son peuple», le Seigneur a visité son peuple, il a envoyé un pasteur.

Et quels sont, disons, «les traits» du bon pasteur que nous pouvons trouver en saint Jean-Paul II? Ils sont nombreux! Mais citons-en trois seulement. Comme on dit que les jésuites disent toujours les choses... Trois, disons trois: la prière, la proximité avec le peuple, et l'amour de la justice. Saint Jean-Paul II était un homme de Dieu parce qu'il priait et il priait beaucoup. Mais comment se fait-il qu'un homme qui a tant à faire, tant de travail pour guider l'Eglise... a tant de temps pour prier? Il savait bien que le premier devoir d'un évêque est de prier. Et ce n'est pas Vatican II qui l'a dit, c'est saint Pierre qui l'a dit, quand ils ont fait les diacres ils ont dit: «quant à nous, évêques nous resterons assidus à la prière et au service de la parole» (cf. Ac 6, 4). Le premier devoir d'un évêque est de prier. Et lui le savait, et il le faisait. Modèle de l'évêque qui prie, le premier devoir. Et il nous a enseigné que lorsqu'un évêque fait son examen de conscience le soir, il doit se demander:

combien d'heures ai-je prié aujourd'hui? Un homme de prière.

Deuxième trait, homme de *proximité*. Ce n'était pas un homme séparé de son peuple, au contraire, il allait à la rencontre de son peuple; et voyagea dans le monde entier pour rencontrer son peuple, pour chercher son peuple, pour être proche. Et la proximité est l'un des traits de Dieu avec son peuple. Rappelons que le Seigneur dit au peuple d'Israël: «Quelle est la grande nation dont les dieux se fassent aussi proches que Yahvé notre Dieu l'est pour nous?» (cf. Dt 4, 7). Une proximité de Dieu avec le peuple qui se fait ensuite étroite en Jésus, qui se fait forte en Jésus. Un pasteur est proche de son peuple, au contraire s'il n'est pas proche, ce n'est pas un pasteur, c'est un hiérarque, c'est un administrateur, bon peut-être, mais ce n'est pas un pasteur. Proximité avec son peuple. Et saint Jean-Paul II nous a donné l'exemple de cette proximité: proche des grands et des petits, de ceux qui sont proches et de ceux qui sont loin, toujours proche, il se faisait proche.

Troisième trait, l'amour de la *justice*. Mais la justice pleine! Un homme qui voulait la justice, la justice sociale, la justice des peuples, la justice qui chasse les guerres. Mais la justice pleine! C'est pour cela que saint Jean-Paul II était l'homme de la miséricorde, car miséricorde et justice vont ensemble, on ne peut pas les distinguer [dans le sens de séparer], elles vont ensemble: la justice est la justice, la miséricorde est la miséricorde, mais on ne trouve pas l'une sans l'autre. Et, en parlant de l'homme de la justice et de la miséricorde, pensons à ce qu'a fait saint Jean-Paul II afin que les gens comprennent la miséricorde de Dieu. Pensons combien il a promu la dévotion à sainte Faustine [Kowalska], dont à partir d'aujourd'hui, la mémoire liturgique sera pour toute l'Eglise. Il avait senti que la justice de Dieu avait ce visage de miséricorde, cette attitude de miséricorde. Et cela est un don qu'il nous a laissé: la justice-miséricorde et la miséricorde juste.

Priions-le aujourd'hui, pour qu'il nous donne à tous, spécialement aux pasteurs de l'Eglise, mais à tous, la grâce de la prière, la grâce de la proximité, et la grâce de la justice-miséricorde et de la miséricorde-justice.



Message vidéo du Pape François aux jeunes de Cracovie

Entrer dans le Christ avec toute notre vie

Nous publions ci-dessous le Message vidéo retransmis à la télévision polonaise, que le Pape François a adressé dans la soirée du lundi 18 mai aux jeunes de Cracovie, à l'occasion du centenaire de la naissance de saint Jean-Paul II:

Chers jeunes,

Cette année, nous fêtons les cent ans de la naissance de Jean-Paul II. C'est une belle occasion pour m'adresser à vous, jeune de Cracovie, en pensant à combien il aimait les jeunes, et en rappelant ma venue parmi vous pour la JMJ de .

Saint Jean-Paul II a été un don extraordinaire de Dieu à l'Eglise et à la Pologne, votre patrie. Son pèlerinage terrestre, commencé le 18 mai 1920 à Wadowice et terminé il y a quinze ans à Rome, a été marqué par la passion pour la vie et par la fascination pour le mystère de Dieu, du monde et de l'homme.

Je m'en souviens comme d'un grand de la miséricorde: je pense à l'encyclique *Dives in misericordia*, à la canonisation de sainte Faustine et à l'institution du Dimanche de la Divine Miséricorde. A la lumière de l'amour miséricordieux de Dieu, il saisissait la spécificité et la beauté de la vocation des femmes et des hommes, il comprenait la nécessité des enfants, des jeunes et des adultes, en considérant également leurs

conditionnements culturels et sociaux. Tous pouvaient en faire l'expérience. Vous aussi pouvez aujourd'hui en faire l'expérience, en connaissant sa vie et ses enseignements, disponibles à tous également grâce à internet.

Chacun et chacune de vous, chers jeunes garçons et filles, porte l'impression de sa propre famille, avec ses joies et ses douleurs. L'amour et le soin pour la famille est le trait caractéristique de Jean-Paul II. Son enseignement représente un point de référence sûr pour trouver des solutions concrètes aux difficultés et aux défis que les familles doivent affronter de nos jours (cf. *Message au congrès «Jean-Paul II, le Pape de la famille»*, Rome, 30 octobre 2019).

Mais les problèmes personnels et familiaux ne sont pas un obstacle sur la voie de la sainteté et du bonheur. Ils ne l'étaient pas non plus pour le jeune Karol Wojtyła, qui dans sa jeunesse souffrit de la disparition de sa mère, de son frère et de son père. Etudiant, il fit l'expérience des atrocités du nazisme, qui lui enleva tant d'amis. Après la guerre, en tant que prêtre et évêque, il dut affronter le communisme athée.

Les difficultés, même dures, sont une épreuve de la maturité et de la foi; une épreuve que l'on ne surmonte qu'en se fondant sur la puissance du Christ

mort et ressuscité. Jean-Paul II l'a rappelé à toute l'Eglise dès sa première encyclique, *Redemptor hominis*, où il dit: «L'homme qui veut se comprendre lui-même jusqu'au fond [...] doit, avec ses inquiétudes, ses incertitudes et même avec sa faiblesse et son péché, avec sa vie et sa mort, s'approcher du Christ. Il doit, pour ainsi dire, entrer dans le Christ avec tout son être» (n. 10).

Chers jeunes, c'est ce que je souhaite à chacun de vous: d'entrer dans le Christ avec toute votre vie. Et je souhaite que les célébrations du centenaire de la naissance de saint Jean-Paul II inspirent en vous le désir de cheminer courageusement avec Jésus, qui est «le Seigneur du risque, il est le Seigneur du toujours «plus loin» [...] Le Seigneur, comme à la Pentecôte, veut réaliser l'un des plus grands miracles dont nous pourrions faire l'expérience: faire en sorte que tes mains, mes mains, nos mains se transforment en signes de réconciliation, de communion, de création. Il veut tes mains – jeune garçon, jeune fille, il veut tes mains – pour continuer à construire le monde d'aujourd'hui» (*Discours lors de la veillée de prière de la JMJ*, Cracovie, 30 juillet 2019).

Je vous confie tous à l'intercession de saint Jean-Paul II et je vous bénis de tout cœur. Et vous, s'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Merci!



A l'Angelicum création de l'institut de culture Saint Jean-Paul II

Développer la réflexion sur l'homme et ses racines culturelles

Le lundi 18 mai, à 17h00, à l'occasion du centenaire de la naissance de Karol Wojtyła, l'Institut de culture Saint Jean-Paul II a été inauguré au sein de la faculté de philosophie de l'université pontificale Saint-Thomas d'Aquin à Rome. A cette occasion, le Pape François a fait parvenir au recteur de l'Angelicum – qui est parmi ses élèves le futur Pape polonais, alors jeune étudiant – la lettre que nous publions ci-dessous.

A mon cher frère
Michał Paluch, O.P.
Recteur de l'université pontificale
Saint Thomas d'Aquin

Le jour où l'on célèbre le centenaire de la naissance de saint Jean-Paul II, le plus illustre élève de cette université, est inauguré à l'Angelicum, au sein de la faculté de philosophie, l'Institut de culture qui porte son nom. Je désire exprimer ma satisfac-

tion pour cette initiative et j'adresse mes salutations cordiales à toute la communauté académique et à ceux qui sont réunis pour cet événement, en particulier aux représentants des deux Fondations polonaises, *Futura Iuventia* et *Saint Nicholas*, qui soutiennent le nouvel Institut.

Celui-ci a pour principale finalité la réflexion sur la culture contemporaine. Dans ce but, ses promoteurs entendent faire appel à la collaboration des plus éminents philosophes, théologiens et hommes et femmes de culture, dans sa plus vaste expression. Et saint Jean-Paul II est, à la fois, l'inspirateur et le premier et plus important artisan de cette œuvre, avec le patrimoine riche et multiforme qu'il a laissé et, avant encore, par l'exemple de son esprit ouvert et contemplatif, passionné de Dieu et de l'homme, de la création, de l'histoire et de l'art.

Ses diverses expériences de vie, dont notamment les drames historiques et ses souffrances personnelles, interprétées à la lumière de l'Esprit, le conduisent à développer avec un profond intérêt particulier la réflexion sur l'homme et sur ses racines culturelles, comme référence incontournable pour toute proclamation de l'Évangile. En effet, dans sa première encyclique, il écrivit: «Nous abordons en même temps toutes les cultures, toutes les idéologies, tous les hommes de bonne volonté. Nous faisons cette approche avec l'estime, le respect et le discernement qui, depuis le temps des apôtres, ont marqué l'attitude missionnaire. Il suffit de rappeler saint Paul et, par exemple, son discours devant l'Aréopage d'Athènes. L'attitude missionnaire commence toujours par un sentiment de profonde estime face à «ce qui il y a en tout homme», pour ce que lui-même, au fond de son esprit, a élaboré au sujet des problèmes les plus profonds et les plus importants; il s'agit du respect pour tout ce que l'Esprit, qui «souffle où il veut» a opéré en Lui» (*Redemptor hominis*, n. 12; cf. *Discours à l'Unesco*, 2 juin 1980).

Nous avons besoin de conserver cette attitude vivante, si nous voulons être une Eglise en sortie, une Eglise qui ne se contente pas de conserver et d'administrer ce qui existe, mais qui veut être fidèle à sa mission.

Je suis très heureux que cette initiative soit réalisée au sein de l'université Saint Thomas d'Aquin. En effet, l'Angelicum accueille une communauté académique constituée par des professeurs et des étudiants provenant du monde entier et elle est un lieu adapté pour interpréter les défis importants des cultures d'aujourd'hui. La tradition de l'Ordre dominicain, avec le rôle important qu'y occupe la réflexion rationnelle sur la foi et ses contenus, articulée de manière magistrale par le Docteur Angélique, ne peut que favoriser ce projet, afin qu'il soit caractérisé par le courage de la vérité, de la liberté d'esprit et par l'honnêteté intellectuelle (cf. Saint Paul VI, Lett. ap. *Lumen Ecclesiae*, 20 novembre 1974, n. 8; saint Jean-Paul II, Enc. *Fides et ratio*, n. 43).

Avec ces vœux, je vous renouvelle mon encouragement et ma reconnaissance, cher frère, ainsi qu'à ceux qui ont donné vie au nouvel institut. Je souhaite un bon travail aux professeurs, aux étudiants et au personnel et je leur envoie de tout cœur ma Bénédiction apostolique.

Rome, Saint-Jean-de-Lafran,
le 18 mai 2020

Franciscus

La statue de Faustine dans l'église romaine Santo Spirito in Sassia où le Pape François a célébré la fête de la Divine Miséricorde le 19 avril



Conversation avec le sociologue et pédagogue Johnny Dotti

Repartir du silence

MARCO BELLIZI

Le silence, le vide, l'immobilité, la même souffrance qui s'est abattue sur les vies de tous les hommes comme un voleur dans la nuit, sont désormais devenus une réalité quotidienne pour chacun de nous. Mais à la différence d'un grand nombre d'entre nous, Johnny Dotti, écrivain, pédagogue, entrepreneur social et professeur d'analyse et de gestion de phénomènes sociaux complexes à l'université catholique de Milan, considère que le véritable défi, à l'avenir, ne consiste pas tant à trouver le système pour surmonter ces compagnes gênantes, mais d'être capables de ne pas les laisser disparaître. Bergamasque, il a été obligé de regarder en face le virus, alors que dans la petite ville de Lombardie, les deuils s'ajoutaient aux deuils. Johnny Dotti est un homme animé par une sainte aversion pour les fioritures, un de ces intellectuels qualifiés normalement de dérangeants. Tout au moins par qui considère que la vie est, ou devrait être, une promenade tranquille parmi ses propres certitudes granitiques.

En cette période de profonds doutes, il semble que l'unique point ferme soit le suivant: nous ne serons plus les mêmes. Certains commencent à penser qu'il s'agit déjà d'un lieu commun. Qu'en dites-vous?

Je dis que ce n'est pas automatique. Je dis que cette situation interpelle profondément notre liberté et notre responsabilité. Il n'existe aucun automatisme en vertu duquel étant donné que ce traumatisme a eu lieu, alors il y a une transformation. Pour être transformés en changement, en choses nouvelles, les traumatismes ont besoin avant tout d'être nommés, accueillis, acceptés. Puis ils ont besoin d'être interprétés. Il me semble que les signaux qui arrivent encore maintenant, alors que nous vivons ce moment difficile, sont ambivalents, comme presque toutes les choses de la vie de l'homme, d'ailleurs. Cela dépendra de la façon dont notre liberté répondra à ces sollicitations, à la façon dont nous savons les lire. Si l'on ne voit que la demande accrue de sécurité ou une plus grande intervention de la part des autorités afin qu'elles garantissent notre avenir, il est clair que nous irons vers une régression étatique d'une part, et vers l'augmentation de la technique étatique, de l'autre.

C'est la préoccupation qui commence à se faire jour chez de nombreuses personnes... Intellectuels, analystes, politologues, parmi lesquels, récemment, l'israélien Yuval Noah Harari, mettent en garde contre le danger que des hommes politiques irresponsables, qui jusqu'à hier discréditaient la science, les autorités publiques et les moyens de communication, puissent à présent être tentés d'emprunter la voie de l'autoritarisme, en soutenant que l'on ne peut être certains que les citoyens se comportent de façon appropriée face à une urgence comme celle que nous traversons, parce que désormais, nous vivrons avec le danger qu'elle se représente...

Naturellement, je ne le souhaite pas, mais c'est une hypothèse possible. Il est clair que si les frontières des continents se refermeront, nous irons vers des situations où il faudra repenser à des marchés économiques locaux, dans lesquels je ne sais pas ce que des pays comme l'Italie, par exemple, qui vit d'exportations, pourront faire. Si vous me posez la question, je suggérerais, je suggère à moi-même, à ceux que j'aime, aux autres, de repartir de ce que nous dit notre intériorité, notre spiritualité. Je pense que la composante intellectuelle, la composante sensible, qui nous aident à «donner les formes» doivent être inspirées un peu plus par ce que l'esprit nous dit face à ces faits, autrement je crains que nous continuerons de répéter ce que nous avons appris au cours des 300 dernières années, et il y aura alors une dérive technocratique, il y aura des formes économiques toujours plus froides. Moi je ne travaille pas pour

cela. C'est pourquoi je dis qu'aujourd'hui, travailler pour l'avenir signifie se mettre en condition de le générer, autrement, les déclarations optimistes ressemblent un peu à celles du magicien Otelma [personnalité italienne de la télévision, *ndt*], sans vouloir offenser personne.

Le monde fait l'expérience d'un gigantesque mea culpa, certainement inspiré par la souffrance et par la peur, mais dans quelle mesure honnête et fécond, on l'ignore encore. Définir ce que nous devrions être semble honnêtement assez facile. Mais savons-nous comment le devenir?

En attendant il est apparu de façon très claire que nous sommes fragiles. Nous continuons encore d'avoir les mêmes comportements, au XXI^e siècle, quand malgré toute notre puissance, nos grands instruments de communication, l'homme est fragile, je suis fragile, vous êtes fragile, ma famille est fragile, l'Italie est fragile. Jusqu'à hier, ce que nous avons fait est d'essayer de réparer cette fragilité. Nous vivons entourés de thérapies: dès qu'apparaît un problème, nous devons le résoudre. Ce n'est plus le chemin à suivre. Et reconnaître la fragilité, dans mes paroles de catholique, signifie «la mutualiser», rencontrer l'autre, rencontrer la fragilité de l'autre. La «solution» réside dans le partage. Du reste, au cours de l'histoire, cela a conduit à la découverte des très grandes formes d'économie: je pense évidemment aux coopératives, aux miséricordes, aux banques populaires, aux banques de crédit coopératif. Autant de formes de mutualisation du besoin. La nouveauté aujourd'hui réside dans le fait que nous devons mutualiser des besoins différents entre des personnes différentes. Mais la question de fonds est celle-ci: la fragilité est-elle un principe pour lequel il faut œuvrer? Je m'explique: non pas afin qu'elle soit évitée ou surmontée, mais afin qu'elle devienne générative (parce que c'est de là que vient la vie)? Je pense que oui, je travaille pour qu'il en soit ainsi. La tentation diabolique de surmonter à nouveau la fragilité par la puissance n'est pas loin. On la voit déjà: on trouvera un autre vaccin et tout ira bien; nous arrangerons les finances publiques et tout ira bien. Bien sûr, ce sont des choses importantes, les vaccins et les finances publiques. Mais ce n'est pas cela qui nous conduira à une civilisation humaine, plus pleine, plus belle, plus juste. Cela, c'était la voie d'avant. Et la voie d'avant nous a conduits là où nous sommes à présent.

Nous avons tous été projetés dans une dimension réduite, dans laquelle l'horizon qui se présente à nos yeux se limite souvent à la fenêtre, ou à une cour. En revanche, nous sommes tous exhortés, et presque condamnés, à réimaginer l'avenir. Avec quels instruments?

Je donne un exemple: une autre grande évidence aujourd'hui est la solitude. Le problème est plutôt qu'elle ne devienne pas un isolement. Mais afin qu'elle soit une valeur, il faut la capacité de vivre un voyage et un monde intérieur. Je le dis à ma façon, étant donné que je me suis beaucoup intéressé à saint Joseph: il faut vivre le monde invisible, qui est aussi réel que le monde visible. L'invisible est une dimension fondamentale de la réalité. La solitude du reste est une reconnaissance de l'autre. Si l'on ne savait pas qu'il y a un prochain, on ne pourrait pas se définir «seul». Or, jusqu'à hier, cette solitude bénie a été complètement éloignée. Nous fuions tous la solitude. Nous avons cherché un monde d'émotions, de consommation, en faisant semblant qu'elle n'existait pas. C'est le principe de base pour remodeler des formes communautaires, de relation avec les autres. Si l'on ne fait pas cela, on recommencera



tous à courir comme des hamsters dans une cage, ce que nous avons fait jusqu'à présent.

Une cage très technologique...

Nous avons vécu, en particulier récemment, à une époque binaire. Le monde numérique est très beau, très intéressant. Mais il a une grande limite: il est 0 et 1. Et il a constamment besoin d'être rempli. Il déteste le silence. Le vide en revanche est un vide constitutif, avec le silence, pour donner forme à la vie. Parce que les paroles viennent du silence, et retournent au silence. Il n'y a pas de parole féconde qui ne vienne du silence. Si vous êtes face à votre mère ou à un ami qui est en train de mourir, votre silence rend profond vos paroles, et invite même à son silence. La même chose chez les amants, qui généralement chuchotent. La parole a une dimension profondément liée au silence. Il est vrai que dans l'Évangile, il y a écrit qu'au commencement était le verbe. Mais «le» commencement n'était pas le verbe, c'était le silence. Cela nous donne-t-il des indications sociales? Des indications politiques? Des indications économiques? Absolument. De façon banale, on pourrait dire qu'il faut donner du poids aux mots. Les mots ne sont pas des termes qui indiquent quelque chose, les mots ont le pouvoir de faire naître et de tuer les choses. Pensez à ce que cela veut dire en politique, dans la relation avec ses enfants, avec les personnes que l'on aime. Récupérer le silence dans les relations humaines signifie récupérer la parole. Cela est une invitation immense qui nous vient aujourd'hui de la réalité, de toute cette mort qui nous entoure.

Les images des rues vides, des places désertes, d'un côté sont très belles mais de l'autre, elles communiquent plus que tout autre chose le sentiment de notre échec. Pourtant, malgré les interdictions, on recommence à voir des images de personnes qui s'assemblent dans les rues traditionnelles du shopping, sur les marchés en plein air. S'agit-il d'un besoin irrépressible de rapports sociaux ou d'une terreur incontrôlable du vide?

Nous avons joué à tout remplir. La consommation impulsive à laquelle nous avons été formés au cours des cinquante dernières années n'a été qu'une grande fuite du vide. Nous ne le supportons pas, le vide. Nous avons constamment besoin de le remplir. Le moment présent nous demande en revanche de le traverser, de nous laisser traverser par lui. L'image du Pape sur la place Saint-Pierre déserte est une image forte parce qu'elle transmet le courage de traverser le vide de la vie. Les formes sociales, les formes humaines, les formes affectives, naissent toutes du vide. Le désir ne s'allume pas s'il n'y a pas de vide. Je n'arrive pas à voir les étoiles s'il y a de la fumée, je dois avoir un ciel dégagé, je dois être dans l'ob-

Repartir du silence

SUITE DE LA PAGE 8

sécurité. Cela en dit long sur les temps du travail, sur les temps du repos, sur les temps de la méditation, sur les temps qui ne doivent pas toujours être vécus dans la hâte, de façon accélérée quand parfois, il faut aller un peu plus lentement. Voyez... vide, silence et solitude sont des formes de l'«habiter». Si vous vivez dans un «logis», il est évident que vous ne pouvez pas vivre dans le vide, dans le silence, dans la solitude: vous devenez fous. «Logis» est un terme que nous avons emprunté et appliqué de façon artificielle aux maisons pour les hommes. Jusqu'au siècle dernier, on l'utilisait pour les soldats et pour les animaux. Il ne peut y avoir de «logis» pour une famille. Il faut qu'il y ait une «maison» qui prévoit des espaces, des relations, qui prévoient un dedans et un dehors. La même chose vaut pour le terme «appartement», qui vient de la tradition impériale portugaise et française. Mais les appartements dans ce cas étaient à l'intérieur du palais. La maison en revanche n'est pas un appartement et n'est pas un logis: c'est le lieu et le temps dans lequel nos relations s'épanouissent parce qu'elles ne sont pas gardées comme dans un nid, mais elles se développent parce qu'elles sont placées dans un réseau. Parce que la maison, comme la famille, est à la fois un nid et un réseau. Nos villages, jadis, étaient construits en répondant à ce concept: la place, les voisins, les maisons à balcons, les fermes. Voyez, les choses que je dis sont absolument «traditionnelles». Mais elles n'ont rien à voir avec quelque chose d'antique, elles concernent le passage d'un principe. Or, nous devons remettre ces principes, transformés, aux nouvelles générations. Mais sans intériorité, nous ne réussirons pas à la faire. Je dirais plus: au cours des dernières années, il y a eu une confusion entre les biens publics et les biens communs. Les biens communs ne sont pas des biens publics. C'est pourquoi je crains une étatisation. Dire que notre vie est liée à celle des autres ne veut pas dire imaginer une fois de plus un Etat comme Hobbes, qui impose ses lois à tous par la force et la violence. Cela signifie faire un pas en avant dans le sens démocratique. Les biens communs, le bien-être, la santé, l'école, sont le bien de tous. Les formes pour lui donner vie, afin que tous y participent, ne sont pas nécessairement la fiscalité générale, la bureaucratie, les lois. Ce sont également des formes d'autoorganisation, d'autolimitation du profit, de production et de distribution de la valeur au sein de la liberté. Il faudrait reprendre don Sturzo, ce qu'il disait entre la grande guerre et l'épidémie de grippe espagnole (comme par hasard), de même que nous nous trouvons entre la grande crise économique de 2007 et à présent la pandémie. C'est pour cela que les mots ont une importance. En revanche, parfois, nous sommes un peu banals, superficiels. Cela vaut aussi pour moi, naturellement...

Des réflexions qui devraient faire partie toujours du patrimoine intellectuel d'un catholique...

Les catholiques sont en arrière: depuis plusieurs années, il semble qu'ils ne soient plus en mesure de rien générer; ils sont complètement aplatis sur la législation, quand tout va bien, et d'autre part, sur la conquête du pouvoir. Cela n'est pas l'histoire catholique. Les pères de l'Église disaient: arrêtez-vous et vous arriverez avant. Cela ne veut pas dire ne pas s'engager. Mais il y a une grande différence entre le productivisme et générer. Générer est une attitude qui exige le désir de mettre au monde, qui exige de prendre soin. Et laisser aller ce dont tu as pris soin. Le productivisme, qui est ce qui détermine notre incapacité à rester immobiles, pousse à multiplier indéfiniment les choses, et est lié au nihilisme. Certainement pas au salut, qui est lié en revanche à la plénitude de la vie.

Cela rappelle beaucoup la dichotomie produire-consommer...

Une autre dichotomie binaire. Pour un trinitaire comme moi, les trente dernières années ont été un désastre. Nous ne pouvons pas continuer à produire pour consommer. Je crois au fait de générer: qu'est-ce que cela veut dire dans les formes économiques, dans les formes sociales, dans l'éducation? J'espère que nous irons au-delà du temps de l'étude et du travail. Il y a un temps où l'on étudie, on étudie, on étudie... Et puis il y a un temps où l'on travaille. Cela n'est pas notre tradition. Avant que n'éclate l'épidémie, j'ai eu la chance de voir une exposition sur Raphaël. Raphaël meurt à 32 ans et il ne s'est pas mis à étudier et ensuite à faire ce qu'il a fait. Caravage, qui est né dans ma région: il n'a pas étudié d'abord, puis il s'est mis à faire le Caravage. Michel-Ange, Leonard, est-il besoin que je continue? Lucio Dalla. Je trouve stupide l'idée qu'il faille d'abord étudier, puis ensuite trouver du travail. Cela vaut jusqu'à l'université, monde dont par ailleurs je fais moi aussi partie. Le moment présent ne nous dit pas de reconnecter les choses, il ne nous rappelle pas au symbole. Bien sûr, il faut toujours étudier, pendant toute la vie. Et il est très important de consacrer un certain temps à l'étude. Mais on ne peut pas faire continuer les jeunes jusqu'à vingt-cinq ans. C'est une folie. A propos de perversions sociales: en Italie, on quitte sa famille à 34 ans, cela vous semble normal? Et pourquoi ne part-on pas? Parce que la maison a été un «appartement», parce que nous sommes obsédés par la certitude et par la sécurité. Mais, voyez-vous, cette période est ambivalente: elle peut nous pousser à utiliser des formes plus profondes, plus humaines, ou bien elle nous poussera à nous refermer encore plus, parce que la peur produit l'effet inverse.

Personnellement, que vous enseigne cette urgence?

Je le dis ainsi: il m'est apparu plus évident que si je n'inclus pas la mort dans ma vie, je ne vivrai pas. Que je ne peux pas l'éliminer. Et que si je veux appeler la mort sœur, je dois y trouver un sens profond. La mort défie la vie. Mais pas dans le sens de victoire ou d'échec: ou tu deviens davantage ce que tu es, ou tu le deviens moins. Une autre chose. Je vis dans une petite communauté de familles: je rends grâce à Dieu d'avoir vu mes enfants réagir avec intelligence. J'ai appris que les jeunes ont beaucoup, dans le cœur, s'ils sont interpellés par de grandes choses. Mes trois enfants, le quatrième ne vit pas avec nous, ont très bien réagi. Cela m'a donné beaucoup confiance. Ce ne sont pas des jeunes «affalés», par exemple. Je les ai vus faire à manger, s'occuper de leur mère qui n'allait pas bien, s'occuper des autres, nettoyer, aller couper le bois, faire preuve d'ironie. J'essaie de beaucoup apprécier les nouvelles générations... sans doute aussi parce que beaucoup de gens m'ont aimé quand j'étais petit. Il faut avoir le courage de proposer des défis aux jeunes, parce que la vie est un drame qui te présente des défis. C'est pourquoi je me mets en colère quand je vois des systèmes éducatifs qui séparent le temps de la responsabilité du temps de l'apprentissage. C'est une énorme erreur.

Est-ce la plus grande erreur du «vieux monde»? En admettant qu'il y en aura un nouveau?

Avoir séparé le visible de l'invisible et avoir séparé le temps de l'éternité. L'homme est un être temporel et la réalité est faite de visible et d'invisible. Je suis étonné par mes frères croyants. Nous disons cela dans le «Credo» mais nous ne savons pas ce que nous disons. Ne disons-nous pas «créateur de toutes les choses visibles et invi-

sibles»? Mais nous n'y croyons plus. Nous croyons que les choses invisibles sont celles qui deviendront tôt ou tard visibles au microscope. Mais il n'en est pas ainsi. Le grand péché dont nous provenons est la séparation. Diable, «diaballo», signifie séparer. Symbollo signifie ce qui unit. Nous avons besoin d'actions symboliques, de pensées symboliques, de paroles symboliques. Le terme «symbole» aujourd'hui est catalogué comme «signification», «signe». En revanche, le symbole est vivant. Le terme est symbolique, l'action est symbolique. Nous avons besoin d'actions politiques symboliques, d'actions économiques symboliques, d'actions spirituelles symboliques, d'actions culturelles, symboliques. Dans ce sens nous sommes très misérables, très découverts. Nous courons derrière les procédures, les processus,



l'analyse. C'est le grand péché. Non pas parce que les procédures, les processus, les analyses ne sont pas importants, mais ils ne peuvent être l'unique regard sur la réalité.

Nous avons entendu de nombreux discours, de nombreuses déclarations, de nombreuses histoires au cours des dernières semaines. Y a-t-il une phrase qui vous a davantage frappé, de façon négative ou positive?

«La science nous sauvera»: je trouve que c'est une phrase idolâtre, stupide, qui va contre la science même. La science est une méthode d'observation de la réalité. Et nous, nous la faisons devenir «la» vérité. Je trouve que c'est une grande erreur. Par ailleurs avec d'immenses intérêts sous-jacents, parce qu'il est clair désormais que l'on parle de technoscience et de technobusiness. Le grand drame en Lombardie a été cela. La politique sanitaire qui a été faite au cours des 35 dernières années de façon absurde, en abandonnant tous les territoires, a conduit dans ma région, à Bergame, à des milliers de morts, je dis des milliers, au moins le triple de ceux qui ont été déclarés. Ce qui a eu lieu est la conséquence de la centralisation des opérations techniques, qui permet de grandes affaires. La phrase en revanche qui m'a le plus frappé de façon positive est celle liée à une photographie d'une ruelle de Naples, dans laquelle il y avait un panier accroché, où il y avait écrit: «Si vous pouvez mettre, si vous ne pouvez pas, prenez». Dans cette simple affirmation populaire il y a presque tout. Il y a le mystère de la beauté de qui nous sommes et de ce que nous pouvons être.

Le récit au cœur du message pour la journée mondiale des communications sociales

Une démocratie appelée narration

Avec la réflexion que nous proposons ci-dessous à nos lecteurs, nous entamons aujourd'hui une série de textes d'approfondissement sur le thème du mot de l'année, à savoir Le récit, issu du message du Pape François pour la journée mondiale des communications sociales.

COLUM McCANN*

Pendant l'été 1932, Albert Einstein – alors qu'il explorait la «pulsion de haine» des hommes – écrivait une lettre à Sigmund Freud, en lui demandant s'il considérait possible de «diriger l'évolution psychique des hommes de manière à ce qu'ils deviennent capables de résister aux psychoses de la haine et de la destruction pour libérer la civilisation de la fatalité de la guerre».

Ces deux hommes comptaient, bien sûr, parmi les esprits les plus influents de leur temps. Einstein: le père de la relativité, le grand pacifiste, le scientifique original qui s'intéressait à la théorie du tout. Freud: le célèbre neurologue, le père de la psychanalyse, un explorateur de l'esprit et du corps.

Le monde était sur le fil du rasoir de la destruction et avait déjà assisté, à travers les horreurs de la première guerre mondiale, aux premiers avertissements de sa ruine. Einstein et Freud ressentait la responsabilité morale et publique de se prononcer contre les changements inquiétants qui étaient en train de façonner le monde.

Einstein cultivait avec un immense intérêt l'idée d'une paix mondiale, et il considérait que Freud pouvait l'aider à trouver une réponse. Dans la réponse officielle de Freud qui suivit, et qui arriva par le courrier quelques semaines après la demande initiale, l'Autrichien se dit honoré qu'on lui ait posé cette question, mais qu'il considérait plutôt improbable que quelqu'un puisse être en mesure de supprimer ou de moduler la tendance agressive des hommes. Dans le monde, il n'y a pas beaucoup de personnes dont la vie s'écoule avec douceur, dit-il. Il est facile de contaminer les hommes par la fièvre de la guerre et l'humanité a un instinct acif pour la haine et la destruction. Selon lui, il était extrêmement improbable de réussir à supprimer les tendances agressives de l'humanité.

Toutefois, à la fin de sa lettre, Freud offrait un rayon de lumière. Il disait que l'espérance que la guerre ait une fin n'est pas chimérique. Tout ce qui créait des liens émotifs entre les personnes agissait inévitablement contre la guerre. Ce qu'il fallait rechercher, soutenait Freud, était «une communion de sentiments» et «une mythologie des pulsions». En d'autres termes: une histoire.

Récemment, Sa Sainteté le Pape François, avec une grande éloquence, a invité le monde à considérer le récit comme l'un des moyens les plus puissants dont nous disposons pour changer notre monde. «Avec le regard du Narrateur – le seul qui a le point de vue final – nous nous approchons ensuite des protagonistes, nos frères et sœurs, qui sont les acteurs à nos côtés de l'histoire d'aujourd'hui», écrit-il. «Oui, parce que personne n'est un figurant sur la scène mondiale et l'histoire de chacun est ouverte à un possible changement. Même lorsque nous racontons le mal, nous pouvons apprendre à laisser de l'espace à la rédemption, nous pouvons aussi reconnaître, au milieu du mal, le dynamisme du bien et lui faire de la place».

La narration est notre grande démocratie. C'est cette chose à laquelle nous avons tous accès. Nous racontons nos histoires parce que nous avons besoin d'être écoutés. Et nous écoutons des histoires parce que nous avons un besoin d'appartenance. La narration franchit les frontières. Elle enjambe les limites. El-



Une illustration consacrée au roman «Apeiron» de Colum McCann publiée sur «The New York Times» en février dernier

le brise les stéréotypes. Et elle nous donne accès au plein épanouissement du cœur humain.

Mais les histoires sont aussi dangereuses. Les histoires sont des armes. Les histoires peuvent nous blesser. Les histoires peuvent nous briser le cœur. Les histoires peuvent nous enlever nos maisons, nos terres, nos pays. Nous vivons à présent dans ce qui est toujours davantage défini comme une «époque exponentielle»: une séquence d'évolutions rapidement ponctuées, une sorte de manège de l'accélération, où tout est plus rapide-plus petit, plus rapide-plus économique, plus rapide-plus incompréhensiblement réduit. Mais nous refusons toujours plus de nous écouter les uns les autres. Beaucoup d'entre nous entrent dedans. Nous tirons les rideaux. Nous bloquons les systèmes GPS sur notre imagination.

Nous aimons penser que nous nous écoutons les uns les autres, mais en réalité nous ne le faisons pas. Nous aimons penser que nous permettons à nos enfants d'embrasser le monde, mais le plus souvent nous voulons seulement les isoler. Nous entendons toujours plus souvent: Ne t'approche pas de ma vérité! N'entre pas dans ma chambre! Je suis à gauche, toi à droite! J'ai raison, tu as tort! Dans de nombreux domaines – en particulier dans le domaine politique – nous voyons le besoin narcissique d'être corrects. Nous sommes devenus tellement atomisés, tellement petits, et nous courons le danger croissant de séparer par des murs, aussi bien au sens littéral que figuratif, nos capacités d'empathie. C'est alors que se présente l'idée du récit.

Il y a huit ans, en 2012, j'ai eu le grand privilège de devenir l'un des co-fondateurs de *Narrative 4*, une organisation mondiale pour l'échange d'histoire. Avec de nombreux écrivains et activistes – dont Lisa Consiglio, Ishmael Beah, Terry Tempest Williams, Darrell Borque, Greg Khalil et Assaf Gavron – nous avons vu que monde était construit par des histoires et que raconter l'histoire d'autrui pouvait permettre cette «empathie radicale» que nous cherchions à cultiver. Le préambule était simple: Tu racontes mon histoire, je raconte la tienne. Nous nous demandions ce qui se serait passé si les simples actes d'écouter et de parler étaient devenus des choses capables

de renforcer nos idées de paix, d'égalité, de démocratie et de compréhension.

Narrative 4 existe désormais dans 12 pays, dont l'Irlande, les Etats-Unis, le Mexique, l'Afrique du Sud et, avec un programme encore à ses débuts que nous espérons développer, en Italie. Chaque année sont organisés des centaines de milliers d'échanges, en particulier à travers les enseignants qui, au fond, sont les vrais gardiens des histoires et de la narration. Nous travaillons principalement avec des adolescents, mais le programme fonctionne pratiquement avec tous, également avec des enfants très petits.

Ce que nous entendons faire dans *Narrative 4* c'est élargir les poumons du monde. C'est également de cela dont parlaient Einstein et Freud. Et, naturellement, c'est ce que le Pape François a reconnu si profondément. Une communauté de sentiment et une mythologie des pulsions. Et qu'est-ce qu'une histoire, sinon une mythologie des pulsions? Et qu'est-ce qu'un auditeur, sinon quelqu'un qui fait partie d'une communauté de sentiment?

Ce que le Pape François reconnaît instinctivement c'est que, quand nous racontons notre histoire, nous offrons en sacrifice ce qui est le plus cher. Demeurant dans notre cœur et dans notre tête, les histoires sont parmi les rares choses, avec la foi, qu'on ne peut pas nous enlever. Nos histoires sont inattaquables, même par les balles. Mais nous devons réussir à les raconter. L'espace et le temps doivent nous être donnés. Nous devons être écoutés. Et dans le même temps, nous devons devenir des auditeurs.

L'écrivaine Zora Neale Thurston a dit une fois qu'il n'y a pas de plus grand poids à supporter que celui d'une histoire non racontée. La source d'une grande part de notre souffrance naît de l'incapacité d'exprimer ce qui demeure au fond de nous.

C'est l'une des vérités les plus extraordinaires de l'expérience humaine contemporaine: nous ne devenons réellement vivant que si nous sommes disposés à écouter ce qui est arrivé à quelqu'un d'autre, parce que ce qui est arrivé à quelqu'un d'autre, à présent, nous est arrivé. Racontez donc votre histoire. Et, surtout, écoutez les autres.

*Ecrivain irlandais

Collège épiscopal

Nominations

Le Saint-Père a nommé:

5 mai

le père JACQUES ASSANVO AHIWA, du clergé de Grand Bassam (Côte d'Ivoire), jusqu'à présent maître de conférence à l'université de Strasbourg; évêque auxiliaire de l'archidiocèse de Bouaké (Côte d'Ivoire), lui assignant le siège titulaire d'Elefantaria di Mauritania.

Né le 6 janvier 1969 à Kuindjabo, district d'Aboisso, diocèse de Grand-Bassam (Côte d'Ivoire), il a été ordonné prêtre le 13 décembre 1997, pour le clergé de Grand Bassam.

6 mai

S.Exc. Mgr AMILTON MANOEL DA SILVA, C.P.: évêque de Guarapuava (Brésil), le transférant du siège titulaire épiscopal de Turo et de la charge d'auxiliaire de l'archidiocèse de Curitiba.

Né le 2 mars 1963 à Osvaldo Cruz, diocèse de Marília, Etat de São Paulo (Brésil), il a été ordonné prêtre le 17 décembre 2000. Le 7 juin 2017 il a été nommé évêque titulaire de Turo et auxiliaire de Curitiba, et a reçu l'ordination épiscopale le 19 août suivant. Au sein de la conférence épiscopale brésilienne, il est membre de la commission pour la jeunesse et secrétaire de la région Sul 2, qui comprend les circonscriptions ecclésiastiques de l'Etat du Paraná.

S.Exc. Mgr LUIZ ANTÔNIO LOPES RICCI: évêque de Nova Friburgo (Brésil), le transférant du siège titulaire épiscopal de Tindari et de la charge d'auxiliaire de l'archidiocèse de Niterói (Brésil).

Né le 16 mai 1966 à Bauru, Etat de São Paulo (Brésil), il a été ordonné prêtre le 10 juillet 1997 pour le clergé de Bauru. Le 10 mai 2017 il a été nommé évêque titulaire de Tindari et auxiliaire de l'archidiocèse de Niterói, et a reçu l'ordination

Circonscription ecclésiastique

6 mai

Le Saint-Père a disposé la fusion de l'archidiocèse d'Ottawa et du diocèse d'Alexandria-Cornwall (Canada), et a nommé archevêque de la nouvelle circonscription ecclésiastique d'Ottawa-Cornwall S.Exc. Mgr TERRENCE PRENDERGAST, S.J.

En outre, le Saint-Père a nommé archevêque coadjuteur de l'archidiocèse d'Ottawa-Cornwall (Canada) S.Exc. Mgr MARCEL DAMPHOUSSE, le transférant de la charge d'évêque de Sault Sainte Marie.

Né le 19 mars 1963 à Saint-Joseph, Manitoba (Canada), il a été ordonné prêtre le 28 juin 1991 pour l'archidiocèse de Saint-Boniface. Nommé évêque d'Alexandria-Cornwall le 16 juin 2012, il a reçu l'ordination épiscopale le 2 septembre suivant. Il a été transféré dans le diocèse de Sault Sainte Marie le 12 novembre 2015. Au sein de la conférence épiscopale il est membre de la commission pour l'éducation.

épiscopale le 16 juillet suivant. Au sein de la conférence épiscopale du Brésil, il est membre de la commission pour la doctrine de la foi.

S.Exc. Mgr GUY DESROCHERS, C.S.S.R.: évêque de Pembroke (Canada), le transférant du siège titulaire de Melzi et de la charge d'auxiliaire du diocèse d'Alexandria-Cornwall.

Né le 23 mai 1956 à Hull, Québec, actuel diocèse de Gatineau (Canada). Il a émis ses vœux perpétuels dans la congrégation des pères rédemptoristes à Sainte-Anne-de-Beaupré le 29 août 1987. Le 7 janvier 1989, il a été ordonné prêtre à Hull dans la province rédemptoriste de Sainte-Anne-de-Beaupré. Le 12 décembre 2018, il a été nommé évêque titulaire de Melzi et auxiliaire d'Alexandria-Cornwall, et a reçu l'ordination épiscopale le 19 mars 2019.

8 mai

le père MARCO TASCIA, O.E.M. Conv., ancien ministre général de l'ordre des franciscains mineurs conventuels: archevêque métropolitain de l'archidiocèse de Gênes (Italie).

Né à Sant'Angelo di Piove di Sacco, Padoue (Italie), le 9 juin 1957, il a émis ses vœux définitifs dans l'ordre des frères mineurs conventuels le 28 novembre 1981. Il a reçu l'ordination sacerdotale le 19 mars 1983.

S.Exc. Mgr NICOLÁS BAISI, jusqu'à présent évêque titulaire de Tepelta et auxiliaire de l'archidiocèse de La Plata (Argentine): évêque de Puerto Iguazú (Argentine).

Né à Bella Vista, diocèse de San Miguel (Argentine), le 15 juillet 1964, il a été ordonné prêtre le 21 novembre 1993 pour le diocèse de San Miguel. Nommé évêque titulaire de Tepelta et auxiliaire de La Plata le 8 avril 2010, il a reçu l'ordination épiscopale le 19 juin suivant.

9 mai

le père Angel Luis Río Matos, du clergé du diocèse de Mayagüez (Porto Rico), vicaire judiciaire et curé de «San Sebastián Mártir» dans ce même diocèse: évêque de Mayagüez (Porto Rico).

Né à Aguada (Porto Rico) le 5 octobre 1956, il a été ordonné prêtre le 11 janvier 1985 pour le clergé de Mayagüez.

11 mai

le père LOUIS TYLKA, du clergé de l'archidiocèse de Chicago (Etats-Unis d'Amérique), jusqu'à présent curé de la Saint Julie Billiart Parish à Tinley Park et président du conseil presbytéral du même siège (Illinois): évêque coadjuteur de Peoria (Etats-Unis d'Amérique).

Né le 26 mai 1970 à Harvey, archidiocèse de Chicago, Illinois (Etats-Unis d'Amérique), il a été ordonné prêtre pour l'archidiocèse de Chicago le 18 mai 1996.

12 mai

le père PETER MICHAEL MUHICH, du clergé du diocèse de Duluth (Minnesota, Etats-Unis d'Amérique), jusqu'à présent recteur de la cathédrale Our Lady of the Rosary du même siège: évêque de Rapid City (Etats-Unis d'Amérique).

Né le 13 mai 1961 à Eveleth, dans le diocèse de Duluth, Minnesota (Etats-Unis d'Amérique). Il a

été ordonné prêtre pour le clergé de Duluth le 29 septembre 1989.

Démissions

Le Saint-Père a accepté la démission de:

6 mai

S.Exc. Mgr ANTÔNIO WAGNER DA SILVA, S.C.I., qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Guarapuava (Brésil).

7 mai

S.Exc. Mgr JOSEPH R. BINZER, évêque titulaire de Subbar, qui avait demandé à être relevé de la charge d'auxiliaire de l'archidiocèse de Cincinnati (Etats-Unis d'Amérique).

8 mai

S.Em. le cardinal ANGELO BAGNASCO, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale de l'archidiocèse métropolitain de Gênes (Italie).

S.Exc. Mgr MARCELO RAÚL MARTORELL, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Puerto Iguazú (Argentine).

9 mai

S.Exc. Mgr ALVARO CORRADA DEL RÍO, S.J., qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Mayagüez (Porto Rico).

Audiences pontificales

Le Saint-Père a reçu en audience:

5 mai

S.Em. le cardinal ANGELO BECCIU, préfet de la Congrégation pour les causes des saints.

9 mai

S.Em. le cardinal MARC OUELLET, préfet de la Congrégation pour les évêques.

Leurs Excellences:

– Mme AMAL MUSSA HUSSAIN AL-RUBAYE, ambassadrice d'Irak, en visite de congé;

– M. ANTONIUS AGUS SRIYONO, ambassadeur d'Indonésie, en visite de congé.

Avis à nos lecteurs

Nous rappelons à nos lecteurs que les traductions en langue française des Messes à Sainte-Marthe sont publiées chaque jour sur le site www.vaticannews.va/fr/osservatoreromano.html. Depuis hier, lundi 18 mai, les Messes du Pape François ne sont plus retransmises en direct à la suite de la reprise des Messes en présence des fidèles en Italie.

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE EN LANGUE FRANÇAISE
Unicumque suum. Non praevalentibus

Cité du Vatican
redazione.francese.or@spc.va
www.osservatoreromano.va

ANDREA MONDA
directeur

Giuseppe Fiorentino
vice-directeur

Jean-Michel Coulet
rédacteur en chef de l'édition

Rédaction

via del Pellegrino, 00120 Cité du Vatican
téléphone + 39 06 698 99400 fax + 39 06 698 83757 segreteria@osservatoreromano.va

TIPOGRAFIA VATICANA EDITRICE
L'OSSERVATORE ROMANO

Service photo: photo@ossrom.va

Agence de publicité
Il Sole 24 Ore S.p.A.
System Comunicazione Pubblicitaria

Via Monte Rosa, 91, 20149 Milano
téléphone + 39 02 486 0504 fax + 39 02 486 05232

Abonnements: Italie, Vatican: 58,00 €; Europe: 100,00 € 148,00 \$ U.S. 160,00 FS; Amérique latine, Afrique, Asie: 110,00 € 160,00 \$ U.S. 180,00 FS; Amérique du Nord, Océanie: 160,00 € 240,00 \$ U.S. 260,00 FS. Renseignements: téléphone + 39 06 698 99489; fax + 39 06 698 83754; courriel: abbonamenti.or@spc.va

Bèze: Editions jésuites ASBL, 141, avenue de la Reine 1090 Bruxelles (IRAN: BE64 0688 9989 0952 BIC: GRCBEB33); téléphone 001 22 51 51; fax 001 22 08 97; compta@editionsjesuites.com
Fino: Bayard-Ser 14, rue d'Assas, 75006 Paris; téléphone + 33 1 44 39 48 48; abonnement.orl@ser-sa.com Editions de L'Homme Nouveau 10, rue de Rosenwald 75015 Paris (C.C.P. Paris 55 58 06T); téléphone + 33 1 53 68 99 77 osservatoreromano@hommenuveau.fr Suisse: Editions Saint-Augustin, case postale, 51, CH-1890 Sion-Maurice, téléphone + 41 24 486 0504 fax + 41 24 486 05232 editions@staugustin.ch Editions Parole et Silence, Le Muvran, 1880 Les Plans sur Bex (C.C.P. 17-337200-3); téléphone + 41 24 498 23 01; paroleetsilence@fomedica.ch Canada et Amérique du Nord: Editions de la CECC (Confédération des Evêques catholiques du Canada) 2300, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 4J1; téléphone + 800 759 1147; publi@cecc.ca

Au cours de la Messe à Sainte-Marthe le Pape s'unit à la journée organisée par le Haut comité pour la fraternité humaine

Prière et pénitence pour invoquer la fin de la pandémie

Le 14 mai, le Pape François a consacré la traditionnelle Messe du matin à Sainte-Marthe à la journée de prière et de jeûne organisée en ce jour par le Haut comité pour la fraternité humaine. Il a introduit la célébration à travers les paroles suivantes:

Le Haut comité pour la fraternité humaine a organisé aujourd'hui une journée de prière et de jeûne pour demander à Dieu miséricorde et pitié en ce temps tragique de pandémie. Nous sommes tous frères. Saint François d'Assise disait: «Tous frères». C'est pourquoi, hommes et femmes de toute confession religieuse, nous nous unissons aujourd'hui dans la prière et dans la pénitence, pour demander la grâce de la guérison de cette pandémie.

Au cours de la célébration eucharistique, le Pape a prononcé l'homélie suivante:

Dans la première lecture, nous avons entendu l'histoire de Jonas, dans le style de l'époque. Comme il y avait «une certaine pandémie», nous ne savons pas bien laquelle, dans la ville de Ninive, peut-être une «pandémie morale», [la ville] allait vraiment être détruite (cf. Jon 3, 1-10). Et Dieu envoie Jonas prêcher: prière et pénitence, prière et jeûne (cf. vv. 7-8). Face à cette pandémie, Jonas prit peur et s'enfuit (cf. Jon 1, 1-3). Ensuite, le Seigneur l'appela pour la deuxième fois et il accepta d'aller prêcher (cf. Jon 3, 1-2). Et aujourd'hui nous tous, frères et sœurs de chaque tradition religieuse, nous prions: une journée de prière et de jeûne, de pénitence, organisée par le Haut comité pour la fraternité humaine.

Chacun de nous prie, les communautés prient, les confessions religieuses prient, elles prient Dieu: tous frères, unis dans la fraternité qui nous rassemble en ce moment de douleur et de tragédie.

Nous ne nous attendions pas à cette pandémie, elle est venue sans que nous nous y attendions, mais à présent elle est là. Et beaucoup de gens meurent. Beaucoup de gens meurent seuls et beaucoup de gens meurent sans pouvoir rien faire. On peut parfois penser: «Ce n'est pas mon cas, grâce à Dieu je me suis sauvé». Mais pense aux autres! Pense à la tragédie et aussi aux conséquences économiques, les conséquences sur l'éducation, les conséquences..., ce qui se passera après.

C'est pourquoi aujourd'hui, nous tous, frères et sœurs, de chaque confession religieuse, nous prions Dieu. Peut-être quelqu'un dira-t-il: «C'est du relativisme religieux, on ne peut pas le faire». Mais comment on ne peut pas le faire! Prier le Père de tous? Chacun prie comme il sait le faire, comme il peut, comme il l'a appris dans sa propre culture. Nous ne prions pas l'un contre l'autre, une tradition religieuse contre une autre, non! Nous sommes tous



unis en tant qu'êtres humains, comme frères, en priant Dieu, selon sa propre culture, selon sa propre tradition, selon ses propres croyances, mais en tant que frères et en priant Dieu, c'est l'important! Frères, en jeûnant, en demandant pardon à Dieu pour nos péchés, pour que le Seigneur ait miséricorde de nous, pour que le Seigneur nous pardonne, pour que le Seigneur arrête cette pandémie. C'est aujourd'hui un jour de fraternité, en regardant l'unique Père: frères et paternité. Un jour de prière.

L'année dernière, et même en novembre de l'année dernière, nous ne savions pas ce qu'était une pandémie: elle est venue comme un déluge, elle est venue d'un coup. A présent nous nous réveillons un peu. Mais il y a tant d'autres pandémies qui font mourir les gens et nous ne nous en rendons pas compte, nous regardons de l'autre côté. Nous sommes un peu inconscients face aux tragédies qui, en ce moment, ont lieu dans le monde. Je voudrais seulement vous donner les statistiques officielles des quatre premiers mois de cette année, qui ne parlent pas de la pandémie du coronavirus, elles parlent d'une autre. Pendant les quatre premiers mois de cette année, 3 millions 700 mille personnes sont mortes de faim. Il y a la pandémie de la faim. En quatre mois, presque 4 millions de personnes. Cette prière d'aujourd'hui, pour demander que le Seigneur arrête cette pandémie, doit nous faire réfléchir aux autres pandémies dans le monde. Il y en a tant! La pandémie des guerres, de la faim et tant d'autres. Mais l'important est qu'aujourd'hui – ensemble et grâce au *couvage* qu'a eu ce Haut comité pour la fraternité humaine – ensemble nous avons été invités à prier chacun selon sa propre tradition et à vivre une journée de pénitence, de jeûne et aussi de charité, d'aide aux autres. Cela est important. Dans le livre de Jonas, nous avons entendu que le Seigneur, quand il vit comment avait réagi le peuple – qui s'était converti –, le Seigneur s'arrêta, il arrêta ce qu'il voulait faire.

Que Dieu arrête cette tragédie, qu'il arrête cette pandémie. Que Dieu ait pitié de nous et qu'il arrête aussi les autres pandémies si terribles: celle de la faim, celle de la guerre, celle des enfants sans instruction. Et nous demandons cela comme des frères, tous ensemble. Que Dieu nous bénisse tous et ait pitié de nous.

Décès du cardinal italien Renato Corti

Le mardi 12 mai, le cardinal italien Renato Corti, évêque émérite de Novare, est décédé à Milan, à l'âge de 84 ans. Le défunt cardinal était né à Galbiate, dans l'archidiocèse de Milan le 1^{er} mars 1936, et avait été ordonné prêtre le 28 juin 1959. Elu à l'église titulaire de Zallata et nommé dans le même temps auxiliaire de Milan le 30 avril 1981, il avait reçu l'ordination épiscopale le 6 juin suivant. Transféré au siège résidentiel de Novare le 19 décembre 1990, il avait renoncé à la charge pastorale du diocèse le 24 novembre 2011. Il avait été créé cardinal par le Pape François au cours du consistoire du 19 novembre 2016 avec le titre de San Giovanni a Porta Latina. Ayant appris la nouvelle de sa mort, le Pape a envoyé à Mgr Franco Giulio Brambilla, successeur du cardinal Corti comme évêque de Novare, le télégramme suivant.



Ayant appris la nouvelle du décès du cher cardinal Renato Corti, je désire vous exprimer, ainsi qu'à toute la communauté diocésaine, aux proches du regretté cardinal et à tous ceux qui l'ont connu et apprécié, ma proximité, en pensant avec affection et admiration à ce frère qui a servi le Seigneur Jésus et son Eglise avec un dévouement exemplaire et une âme délicate.

Je pense avec gratitude à l'intense ministère spirituel et pastoral qu'il a accompli sans s'épargner, mais en se consumant pour l'Evangile, d'abord dans son archidiocèse natal de Milan, en particulier dans la formation des séminaristes et des prêtres et comme vicaire général, puis pendant de longues années comme docteur et sage pasteur de cette Eglise de Novare.

Je pense également à son amour authentique pour la mission et au ministère de la prédication qu'il a exercé avec une grande générosité, animé en tout du désir passionné de communiquer l'Evangile du Christ.

J'élève ma prière au Seigneur afin que, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, il accueille ce fidèle serviteur et éminent pasteur dans la Jérusalem céleste, et je donne de tout cœur à ceux qui pleurent son départ terrestre la bénédiction apostolique, avec une pensée spéciale pour ceux qui l'ont assisté et accompagné avec amour au cours des derniers temps.